

## Laval théologique et philosophique



**Dominique SALIN, *L'expérience spirituelle et son langage. Leçons sur la tradition mystique chrétienne*. Paris, Éditions Facultés jésuites de Paris, 2015, 155 p.**

Elaine Champagne

---

Volume 74, numéro 1, février 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1053570ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1053570ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Champagne, E. (2018). Compte rendu de [Dominique SALIN, *L'expérience spirituelle et son langage. Leçons sur la tradition mystique chrétienne*. Paris, Éditions Facultés jésuites de Paris, 2015, 155 p.] *Laval théologique et philosophique*, 74(1), 153–155. <https://doi.org/10.7202/1053570ar>

biblique avant de devenir le pasteur d'un grand diocèse comme celui de Milan et dont la plupart des publications concernent des commentaires de textes bibliques, des collections de prédications au cours d'exercices spirituels, des lettres pastorales ou d'autres discours assez hétérogènes. Tout ce matériel est recueilli selon les sections traditionnelles du traité de théologie (mystère de Dieu Trinité, ecclésiologie, anthropologie et eschatologie) qui correspondent aux différents chapitres du livre, après deux chapitres introductifs sur la biographie théologique et les sources du magistère épiscopal du cardinal. Même si cette organisation est évidemment le fruit de l'interprétation de l'auteur, elle ne semble pas du tout artificielle ou contraignante. En plus (et c'est le deuxième trait d'originalité), il ne faut pas sous-estimer le fait que Modena, qui fonde son travail surtout sur les lettres pastorales et les interventions du cardinal Martini pendant son épiscopat milanais, ne vient pas du diocèse de Milan. Cela signifie qu'il a dû connaître et apprendre à estimer le cardinal Martini à travers un engagement personnel, ce qui donne à sa recherche une tonalité plus libre et objective, ainsi qu'une capacité de ne rien tenir pour acquis et de bien justifier et contextualiser les différentes contributions. En d'autres termes, il semble que le parcours que l'auteur propose au lecteur du livre est le fruit du même parcours qu'il a fait et qui a enrichi sa vie même.

Sûrement l'œuvre représente une référence importante pour la connaissance ou la redécouverte de la figure du cardinal Martini. Elle s'adresse soit à celui qui le connaît déjà, en raison de la perspective originale et plutôt inédite de son regard, soit à celui qui n'a jamais entendu parler de lui. En plus, en raison de sa clarté et du fait qu'elle est constituée des discours et des interventions publiques du cardinal, je crois qu'elle peut bien être lue soit par ceux qui ont déjà des connaissances en théologie (qui peuvent ainsi apprécier la singulière contribution de Martini à la réflexion théologique), soit par ceux qui ne sont pas nécessairement trop familiers avec ce discours.

J'ai seulement deux réserves vis-à-vis du livre de Modena. Tout d'abord, il me semble que le concept exprimé par le sous-titre du livre (*Le Mystère au cœur de l'histoire*), qui dit la capacité de Martini de proposer une réflexion en même temps fondée sur le texte biblique (et toujours respectueuse de celui-ci) et capable de toucher la situation concrète de l'homme contemporain, reste un peu trop implicite dans le texte. En effet, je crois que, surtout dans les conclusions, l'auteur aurait pu mieux rendre compte du choix de cette formule à la suite de son parcours. La deuxième, qui me semble aussi la plus remarquable, est l'absence d'une bibliographie à la fin du livre. Compte tenu de la quantité des textes cités et de leurs diversités, ainsi que du fait que le texte pourrait être utilisé comme une bonne référence pour la connaissance du cardinal Martini, je crois que l'auteur aurait dû faire l'effort de présenter une bibliographie d'ensemble, peut-être organisée selon les différents types d'ouvrages. Ainsi, il aurait permis au lecteur intéressé par quelque ouvrage du cardinal Martini de ne pas être obligé d'en chercher les références dans les notes en bas de page.

Mattia COLOMBO  
Université Laval, Québec

Dominique SALIN, **L'expérience spirituelle et son langage. Leçons sur la tradition mystique chrétienne**. Paris, Éditions Facultés jésuites de Paris, 2015, 155 p.

Dans son « grand » petit livre *L'expérience spirituelle et son langage*, Dominique Salin propose une réflexion lucide, profonde et articulée sur les enjeux actuels de la théologie spirituelle, selon une perspective herméneutique et anthropologique. Si l'auteur tient compte des éléments historiques qui ont présidé à l'évolution du statut de la théologie spirituelle dans le christianisme, en particulier du divorce progressif entre théologie et spiritualité, c'est pour mettre en relief les impacts de l'interaction entre la crise du discours chrétien d'une part et la crise philosophique et anthropologique de

l'époque moderne d'autre part. Salin propose finalement le langage mystique — et la théologie spirituelle — comme lieu de reconfiguration de l'humain et de l'expression de la foi chrétienne. Pour ce faire, l'auteur fait appel à un riche répertoire de textes mystiques en même temps qu'il renvoie à nombre de philosophes, psychanalystes et théologiens qui ont pu contribuer à la question.

Le livre se présente en quatre chapitres suivis d'une courte conclusion. Le premier chapitre propose une très brève histoire de la « spiritualité » dans le christianisme — en réalité, le mot « spiritualité » vient du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. Après l'époque patristique où la théologie était relativement unifiée, le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle voit apparaître une séparation, voire une division entre la théologie scolastique — plus théorique, développée entre autres dans les universités — et la théologie mystique — plus « éprouvée », plutôt développée dans les monastères. La tension entre ces discours culmine au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle avec la querelle sur le quietisme et le discrédit jeté sur la mystique. C'est au moment du renouveau théologique du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle que renaît l'intérêt de l'Église pour une réflexion sur la vie spirituelle.

Dans le deuxième chapitre, après avoir fait remarquer le statut instable de la théologie spirituelle dans les facultés de théologie, Salin met en relief, à partir des écrits majeurs du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle dans le domaine, les impasses auxquelles le discours de la théologie spirituelle a été confronté : son « objet » est incertain de même que son statut parmi les sciences humaines. En contrepartie, le discours théologique privé du domaine spirituel perd contact avec la vie. En outre, l'évolution de la pensée a mené à la division de la théologie d'avec la philosophie (il devient alors possible de penser le monde — et la spiritualité — « sans Dieu »). D'autres crises ont affecté également la théologie en profondeur dans l'histoire : celle du nominalisme puis celle de l'ontologie. Mais c'est aujourd'hui du point de vue anthropologique que l'auteur situe le principal enjeu du statut du discours spirituel.

Le troisième chapitre approfondit cet enjeu anthropologique et rend compte de l'important tournant pris à l'époque qualifiée de mystique — les <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles. Face à la modernité, Salin propose que le discours spirituel se radicalise, entre en crise, se marginalise, et se formalise (p. 60). Graduellement (imperceptiblement ?) la perspective proposée par les auteurs spirituels chrétiens passe d'une épistémologie ontologique à une perspective plus « située », sensible, circonscrite et reconnue dans l'action. « Le discours spirituel se situera de plus en plus sur le terrain de la psychologie, mais pour la contester au nom de la foi » (p. 71). Or cette « mise en représentation » atteint rapidement ses limites alors que le spirituel, ce qui transcende l'humain et son expérience du monde, échappe au discours et aux représentations. D'où peut-être cette fascination (illusoire ?) pour le miraculeux ou le sensationnel, le paranormal (p. 93).

Le déplacement proposé par Salin dans son quatrième chapitre n'est pas nouveau. De Certeau a déjà ouvert la voie qui permet d'envisager la mystique comme langage plutôt que de chercher les représentations de son « expérience ». L'expérience est langage. Travailler sur le « texte » d'une expérience, sur son récit, aborder la spiritualité comme langage convoque nécessairement à la démarche d'interprétation. Or, c'est dans la faille du langage, c'est dans sa défaillance, c'est « en creux » que la spiritualité ou la mystique cherche à exprimer l'inexprimable, en même temps que ce qu'elle cherche à dire renvoie aussi à un débordement, un excès. Et c'est du lieu de cet excès/défaillance que s'entend ce que les mystiques évoquent comme amour. Mais là encore, plutôt que de chercher à se représenter « ce qu'il en est du réel » de cet amour (p. 117), le langage mystique ouvre une brèche et appelle à un impossible ouvert. « L'amour mystique est renoncement à toute raison d'être » (p. 123).

Le texte est riche sans être lourd et j'y réfère déjà abondamment dans mes cours. Personnellement, j'ai trouvé sa lecture lumineuse. En effet, son écriture serrée et érudite, loin de « boucler » le discours, ne cesse de montrer aux lecteurs ce qui l'excède infiniment.

Elaine CHAMPAGNE  
Université Laval, Québec

Jean-Marc VERCROYSE, dir., **La résurrection de Lazare**. Arras, Artois Presses Université (coll. « Graphè », 26), 2017, 230 p.

Tirée de l'Évangile de Jean (chap. 11), la figure de Lazare inspire la livrée 2017 de la collection *Graphè* (n° 26). Cet ouvrage multidisciplinaire couvre vingt siècles de productions artistiques et littéraires qui se basent sur le célèbre ami du Nazaréen. Dans la préface du numéro original — alors un périodique —, Jacques Sys proposait une vision : « Qu'une méditation s'élève parmi des universitaires sur l'intrication des textes sacrés et de la culture occidentale » (1992, n° 1, p. 10). En 2011, le périodique est alors intégré aux collections thématiques d'Artois Presses Université. S'il y a un changement dans la facture de la publication (papier plus lourd et satiné, intégration d'images en couleurs, etc.), son directeur d'alors, Jean-Marc Vercroyse, confirme l'orientation initiale : *Graphè* traite de la Bible et de « son influence dans les cultures, les littératures et les arts ». L'édition sur la *Résurrection de Lazare* propose donc treize études comme autant de facettes du thème à travers l'histoire. Pour en simplifier la présentation, je les ai rassemblées en quatre ensembles : 1) analyse de la péricope (Jn 11), 2) relectures juives ou judaïsantes du texte évangélique, 3) relectures croyantes ou intra-ecclésiales, 4) relectures laïques ou extra-ecclésiales.

D'abord, le premier texte d'Yves-Marie Blanchard analyse le récit de l'Évangile de Jean « en tant que littérature », c'est-à-dire avec une approche synchronique. Utilisant librement le schéma quinaire de l'analyse narrative, il explore avec finesse le récit. En définitive, le personnage de Lazare semble presque accessoire, d'autant qu'il est muet, et sert de prétexte à mettre en valeur un discours sur l'identité de Jésus et la profession de foi de l'entourage, dont celles de Marthe et de Marie. L'auteur souligne la valeur littéraire de l'épisode et la richesse des personnages. L'intrigue est « menée de façon magistrale » (p. 31), avec ce qu'il faut de tension pour rendre le tout intéressant. Par-delà les défis de nature historique, le récit évangélique, en lui-même, peut expliquer son rayonnement exceptionnel dans les siècles subséquents. Le personnage « plat » de Lazare (il ne dit rien, ne fait rien, sinon être présent au repas de l'onction au chapitre 12) ouvre toutes grandes les possibilités de relecture et de réinterprétation. Les textes suivants illustreront ce propos parfaitement.

Ensuite, deux articles, très différents, présentent des relectures « juives » ou judaïsantes du récit. Nanine Charbonnel commente le texte comme un *midrash*. À partir de l'héritage biblique, elle propose une audacieuse lecture où Lazare (hb. *Dieu secourt*) personnifie le peuple juif, souffrant et réduit au silence, qui accueille l'action salvifique de Jésus (hb. *Dieu sauve*) que l'évangéliste Jean considère comme Messie. Tablant sur l'étymologie de Lazare et sur les occurrences de ce nom dans les livres bibliques et extrabibliques (*Nombres*, *Josué*, ainsi que 2-3-4 *Maccabées*), voici que le prénom est enrichi de noblesse dans l'épreuve et de fidélité dans la souffrance. De plus, le binôme Jésus-Lazare est aussi informé par celui de Josué-*Él'azar*, les successeurs de Moïse et Aaron. Donc, autour des révoltes juives (70 et 135 de notre ère), le nom *Él'azar* aurait été, selon l'auteur, « porteur symbolique de l'identité juive » (p. 41). Par-delà la trame immédiate du récit, l'Évangile de Jean propose un signe (*semeion*) qu'il faut déchiffrer et interpréter ; il annonce, bien sûr, la passion de Jésus, mais ouvre aussi et surtout un espace où plusieurs lectures sont possibles. Dans un autre article, Géraldine Roux en proposera une, un peu comme un « dyptique » : Lazare en face de la